

**Promenade commentée par Pierre de Montagnac sur les chemins pédestres de Saint Geyrac
(14 juillet 2008)**

Le thème directeur de cette balade commentée est la forêt. L'aspect des formations forestières au cours des siècles nous fournit en effet des renseignements intéressants sur l'évolution des paysages. La Dordogne est très largement boisée, c'est un des départements les plus boisés de France : le taux de boisement dépasse 50% du territoire. Le site de Saint-Geyrac est très caractéristique de l'occupation historique de notre terroir au fil des siècles par plusieurs aspects.

Point d'arrêt n°1 :

La promenade commence au dessus du Bourg vers le cimetière. On aperçoit en contrebas le village et son église. Il s'agit d'un village traditionnel autour de l'église qui est le bâtiment principal. Cette église a été édifiée au XIII^{ème} siècle, il y a donc fort longtemps, et c'est une chance car ce n'est pas le cas partout en Dordogne. Il est à noter que dans la région le bourg initial ne se trouve pas forcément autour de son église : l'exemple de Blis et Born le confirme. Nous nous trouvons ici au fond de la vallée : en effet les gens ont privilégié par le passé ce lieu d'implantation parce que c'est au fond des vallées que se trouvait de l'eau, même si climatiquement le site n'était pas forcément favorable – il y fait toujours plus froid que sur les coteaux, ce qui implique que ça n'est pas par de confort qu'ils ont opté pour ce lieu.



On disait que ce village est assez caractéristique et les maisons aussi : notamment le presbytère avec son bel escalier et deux autres maisons où il reste des fenêtres en croisées, qui datent de la Renaissance et sont donc beaucoup plus tardives. Tout ces facteurs indiquent une occupation ancienne de ce secteur en ce qui concerne l'habitat. Autour de cet habitat, il y a 2000 à 2500 ans, tout était boisé bien sûr, avec toutefois de petites clairières ça et là, car les grands animaux avaient l'habitude de brouter et de détruire la forêt. On le voit encore aujourd'hui avec la présence des cerfs, dont on voit un peu partout des traces, car ils reviennent... La gestion de la chasse est trop prudente en Dordogne, on n'en élimine pas assez et beaucoup recréent des clairières, ils mangent volontiers les plantations artificielles plus que les naturelles, mais les deux assez activement.



photo de L'HCPR



Photo tirée d' Internet

Les gens qui se sont installés ici ont tiré parti des clairières existantes et les ont agrandies ; ils ont utilisé les meilleurs terrains parce que tous ces fonds de vallons – comme ici, celui du ruisseau de *Saint-Geyrac* qui se jette dans le *Manoire*, qui lui même se jette dans l'*Isle* – ces fonds de vallons donc, sont occupés par des alluvions récentes qui sont de loin ce qu'il y a de plus fertile en Dordogne.

Les alluvions de la vallée de la Dordogne ont permis par exemple de cultiver du tabac pendant des décennies entières et actuellement du maïs avec de gros rendements parce qu'il s'agissait d'alluvions profondes.

La vallée de Saint-Geyrac est moins large en comparaison et on voit du maïs qui est fort peu développé, mais la raison en est accidentelle : il a en effet tellement plu ce printemps 2008 qu'il n'a pu être semé que vers la mi-juin ; il doit avoir 5 semaines en terre à peine et il est en train de rattraper son retard grâce à la chaleur de ces jours derniers et grâce à l'humidité contenue dans le sol.

Pour en revenir au peuplement, les gens se sont installés dans le bourg, ils ont colonisé par l'agriculture tout ce qu'il y avait en amont et en aval et généralement à cette époque là, c'est-à-dire entre 500 ans AVJC et 500 ans APJC, où la population était à peu près stagnante, le paysage est resté assez stable. Les changements sont intervenus par la suite et cette évolution est essentiellement due au besoin de terrain. C'est aussi la raison pour laquelle notre point d'arrêt en ce lieu est intéressant : en Périgord il n'y a jamais vraiment de rupture entre les fonds de vallée et les plateaux ; or ici, on voit très bien ce point de rupture qui est marqué par une forte pente avec à droite une tendance au défrichement et à gauche, au contraire, une tendance à la recolonisation. En face, on voit un alignement boisé qui correspond à un chemin – ce serait une ancienne voie romaine. Les voies romaines ne montaient pas en lacet mais en ligne droite. La voie romaine principale qui allait de Brive à Périgueux, passait sur le plateau en face – celle-ci serait donc une voie secondaire.

Par la suite, les habitants qui recherchaient des terrains complémentaires pour l'agriculture, n'ont pas fait cas des pentes intermédiaires et ils ont préféré s'installer sur les plateaux.

Pour résumer, on a donc eu des zones agricoles défrichées pour la culture et plus tard pour l'élevage ; peu à peu ces zones furent habitées : les habitants se sont progressivement installés sur les plateaux. Pour s'approvisionner en eau ils ont cherché des sources, ont creusé des puits quand ils ne trouvaient pas de sources, et plus tard aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles des citernes ont été installées un peu partout.

Point d'arrêt n° 2 :

le groupe s'arrête devant un ancien poulailler : cet ensemble d'habitat aux dimensions réduites se compose traditionnellement d'une petite maison d'habitation composée de deux pièces et généralement d'une étable (ou d'une bergerie) et d'un cabanon à volailles ou d'une porcherie. Ces trois éléments de bâtiment constituaient l'exploitation toute entière dans laquelle vivait une famille de métayers.

un ancien poulailler

Point d'arrêt n°3 :

On a traversé une mini-zone boisée. On arrive à présent dans ces zones défrichées qui correspondent aux III^{ème} et VIII^{ème} siècles.

Au début du Moyen-âge ce sont des défrichements de plateaux , ce qui donne à l'heure actuelle de grandes surfaces cultivées avec des terrains certes moins riches que ceux des alluvions des fonds de vallées, mais intéressants parce qu'il y avait de la place, qu'on pouvait les agrandir et que c'était relativement plat. Ainsi, on pénètre dans une zone toute recouverte d'avoine, on va d'ailleurs en rencontrer d'autres avec des cultures fruitières ou du maïs par exemple. Ces défrichements là ont donné lieu parfois au fil des siècles, XVII^{ème} , XVIII^{ème} et XIX^{ème} à un abandon, notamment après la fameuse crise du phylloxéra (maladie de la vigne) au début du XIX^{ème} ce qui a entraîné une reconquête de la forêt sur la zone du vignoble. On aperçoit un peu partout grimper en vert plus tendre de grandes tiges de vigne folle qui sont restées là sur le terrain, parce que cette reconquête s'est faite probablement par des semis naturels.



Nous arrivons à présent à une autre formation très caractéristique du Périgord : les mares.

Chaque exploitation agricole était dotée d'une mare –souvent de plusieurs – elles ont été creusées de main d'homme, on choisissait des terrains argileux. Il fallait s'y prendre des années à l'avance pour voir l'endroit le plus favorable . Généralement, on réservait toujours un espace boisé autour des mares (des chênes, des pins).

Il en reste quelques exemples ça et là mais beaucoup ont disparu car elles ont été comblées de terre

Point d'arrêt n° 4 :

Nous parcourons maintenant un secteur où il y a beaucoup de châtaigniers : cette espèce a été introduite en Dordogne et on se perd en conjectures sur sa période d'introduction : certains disent que cela remonte à l'invasion

romaine, d'autres sont persuadés que c'est bien antérieur, en tout cas le châtaignier est présent depuis longtemps, disons depuis 2500 à 3000 ans peut-être. Venant de l'Inde, cet arbre a été apporté comme « l'arbre miracle » car son fruit, la châtaigne, constituait la base totale de l'alimentation avant que Antoine Augustin Parmentier (1737-1813) n'introduise la pomme de terre en Europe c'est-à-dire dans la deuxième partie du XVIII^{ème} siècle, donc récemment. Auparavant les gens ne disposaient en effet que de la châtaigne et du haricot. Les famines étaient fréquentes et les conditions de vie extrêmement rudes. C'est la raison pour laquelle les gens transformaient partout où ils le pouvaient les forêts naturelles à base de chênes et de charmes en plantations de châtaigniers que l'on gérait selon deux techniques différentes : soit en taillis avec de petites tiges, soit en verger, avec de gros arbres isolés les uns des autres qu'on essayait de tailler pour les tenir bas de façon à pouvoir récolter le maximum de châtaignes sur le minimum de place.



Voici maintenant une cabane plutôt plaisante par son aspect et par le fait que des personnes manifestent le désir de la sauver puisqu'elle est bâchée...

Certains disent que c'était des baraques de feuillardiers - des gens qui travaillaient aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} les châtaigniers pour en faire ce qu'on appelle des « feuillas », c'est-à-dire des placages de châtaigniers à partir des portions souples - mais c'est peu probable. Nous nous trouvons au lieu-dit « La pautardie » : le suffixe « ie » signifie « chez » ce lieu dit signifie donc : chez Pautard. Il y avait souvent une relation entre le lieu et la famille qui y habitait



Point d'arrêt n°5:

Nous voici à présent dans ce secteur où la végétation a été remplacée au fil des siècles surtout par le châtaignier. Il y en a énormément en Périgord, qui avec l'Isère battent le record du dépérissement de cette espèce. On en voit des exemples tout autour de nous. Généralement quand un taillis dépérit, on dit qu'il est trop vieux. On obtient un taillis en coupant les souches d'un feuillus (on ne peut pas l'obtenir avec un résineux) La plupart des feuillus sont des rejets de la souche et quand la souche rejette, cela donne des bouquets dont on voit une caractéristique ici. On voit en effet que toutes ces tiges sortent du même endroit, elles sortent du pourtour d'une ancienne souche qui a été abattue l'été. On laisse vivre le taillis généralement 25 à 30 ans, à ce moment là, les billes ont 20 à 25 cm de diamètre. On les exploite en en faisant du bois de trituration (pour la pâte à papier). Autrefois on l'utilisait comme bois de feu même si cela n'était guère agréable parce que ce bois explose et cela envoie des braises dans toute la maison. On l'utilisait – à partir des taillis - tout simplement parce qu'il y en avait beaucoup.



Ce taillis a été exploité il y a une vingtaine d'années, donc, puis il était reparti mais il a complètement séché depuis.

De savants botanistes se sont penchés sur le problème du dépérissement des taillis. Depuis deux ou trois ans il est apparu qu'il n'y a pas qu'un seul motif mais plusieurs.

Parmi ceux-ci on mentionnera deux célèbres maladies qui affectent le châtaignier : l'encre qui entraîne un noircissement de la sève sous l'effet d'une bactérie qui empoisonne complètement l'arbre, et le chancre qui crée des boursouflures dans l'arbre, cette maladie étant liée quant à elle à un champignon qui fait également périr l'arbre. Généralement le chancre atteint les gros châtaigniers et l'encre les taillis.

Alors qu'autrefois les taillis s'en remettaient, on constate que cela n'est plus le cas : il est possible que cela soit dû à la forte chaleur de l'été et l'absence d'humidité pendant un certain temps.

Quoi qu'il en soit quand le châtaignier est aussi sec que cela, il ne trouve pas preneur. Les usines de pâte à papier n'en veulent pas et on le refuse en tant que bois de feu...

Point d'arrêt n° 6:

Arrêtons nous ici au bord d'une zone typique de défrichement de la période qui a précédé le Moyen-âge. A ce croisement des chemins de randonnées, on remarque la tendance de reconquête du terrain (fraisiers)

On supprime en effet les aides à la jachère (le manque de terres et de productions agricoles se fait ressentir même en Europe).

De ce fait le terroir reste à peu près stable.

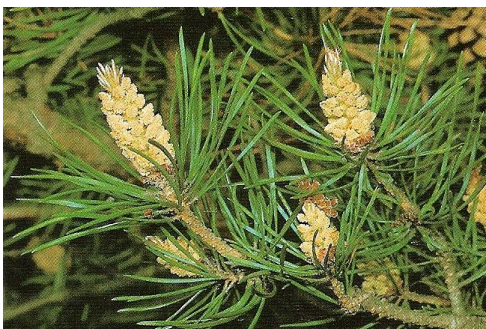


Point d'arrêt n° 7:

Mais la disparition des châtaigniers est en quelque sorte compensée par le pin qui envahit largement les zones forestières. On distingue deux sortes de pins :

- le pin sylvestre, à l'écorce rose, qui est originaire du nord, du massif central.
- le pin maritime, qui vient du littoral espagnol ou portugais, donc du sud.

On notera également la présence d'une espèce plus rare : le merisier dont les feuilles sont particulièrement reconnaissables



Pin sylvestre



Pin maritime



Merisier

Point d'arrêt n° 8:

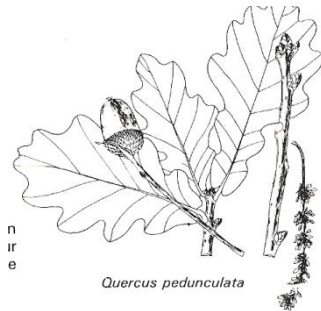
Nous voici au lieu dit « Teyjat ». Nous nous trouvons devant une demeure typique : une construction en carré avec une cour intérieure. On trouve ce type de cour au lieu-dit La Côte.



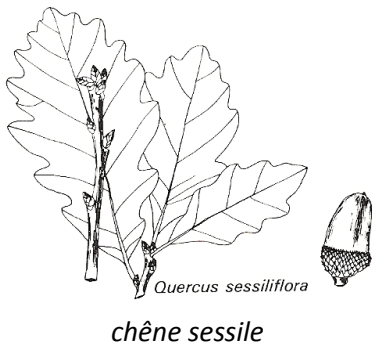
Point d'arrêt n° 9:

Nous atteignons la forêt en bas de la Combie, où l'on trouve beaucoup de pédonculés. On traverse une partie très différente de ce que l'on vient de voir : il s'agit ici en effet d'une forêt qui a été gérée en tant que forêt. Les fûts des arbres n'ont strictement rien à voir avec ce que nous avons vu jusqu'à présent. C'est une forêt qu'on aide à croître. On voit par exemple un pin sylvestre avec son écorce rose qui monte droit comme un i et qui mesure environ 25 mètres de hauteur.

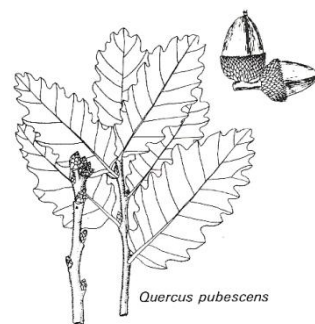
On voit aussi des chênes : il y a beaucoup de chênes en France. On fait en sorte qu'ils aient des formes arrondies – ici, c'est un pédonculé – le gland a un pédoncule, une sorte de tige pour le tenir.



Mais on trouve également d'autres spécimens de chênes autour de nous :

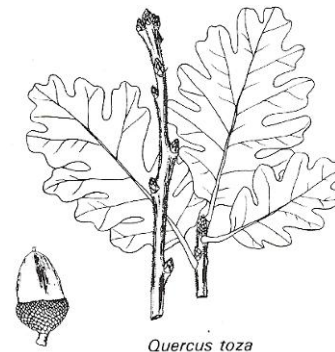


chêne sessile



chêne pubescent (ou chêne blanc)

On aperçoit enfin **le chêne tauzin**, assez caractéristique du Sud - Ouest, qui fournit un bon bois pour le feu mais qui ne constitue pas un bois d'œuvre. Il se caractérise par ses feuilles profondément lobées dont l'envers est duveteux. C'est une espèce commune dans les forêts du littoral de l'Europe. En Périgord on l'appelle aussi **le chêne noir**



Quercus toza
chêne tauzin ou chêne noir

Parmi les autres espèces abondantes dans cette forêt, on notera bien sûr des châtaigniers, des noisetiers, des charmes, des tilleuls, qui ont été conservés sans doute, car ils montent assez droit, des érables avec leurs feuilles très découpées et ainsi que bizarrement des ormes. Il faut savoir que l'orme disparaît d'un peu partout car il est très malade. Toutefois on nous annonce comme sûrs les résultats d'une recherche engagée dans les années 50 sur des souches d'orme qui auraient été résistantes à la maladie « la graphiose » : il s'agit d'une espèce de bestiole qui envahit les canaux dans lesquels circule la sève. Ce nom « graphiose » vient du mot graphie (écriture) ; en effet cette bête trace des dessins, c'est comme si l'on avait écrit à l'intérieur de l'arbre.

L'orme, qui vient lui aussi de l'Inde, a été introduit dans nos régions, mais plus tard que le châtaignier, aux alentours de la Renaissance (XV^{ème}, XVI^{ème} siècles). Cet arbre a prospéré chez nous pendant deux ou trois siècles, puis il est tombé malade et personne ne sait pourquoi. Sur les milliers de souches qu'on a testées résistantes depuis les années 60, on avait l'impression qu'il allait très bien mais au bout de 20 ans en l'espace d'un mois, il mourait. Et au bout de 20 ans d'attente, les 9/10^{ème} de l'espèce avait disparu, d'où l'inutilité de le replanter puisque cela allait recommencer. Aujourd'hui, on est enfin persuadé d'avoir trouvé la souche résistante et l'arbre commence à repartir et il paraît même qu'il est déjà commercialisé... Cependant il ne vaut mieux pas encore inciter les gens à l'acheter dans l'immédiat, dans 50 ans peut-être !!



C'est ici, au bas de la Combie que la balade touche à sa fin.

Le groupe rejoint à présent le nouveau multiple rural de Saint-Geyrac pour le pot de l'amitié.



*Venez vous balader
sur les chemins
pédestres de Saint-
Geyrac !*



Pierre de
Montaignac

Tous nos remerciements vont à Pierre de Montaignac pour cette promenade tout aussi agréable qu'enrichissante